

Anthropologie et Sociétés



Jeanne FAVRET-SAADA : Les mots, la mort, les sorts. La sorcellerie dans le Bocage, Bibliothèque des Sciences humaines, Gallimard, Paris, 1977, 332 pages.

Pierre Crépeau

Corps différents / Portugal Ojibwa / Homosexualité
Volume 2, numéro 2, 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/000892ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/000892ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)
1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Crépeau, P. (1978). Compte rendu de [Jeanne FAVRET-SAADA : Les mots, la mort, les sorts. La sorcellerie dans le Bocage, Bibliothèque des Sciences humaines, Gallimard, Paris, 1977, 332 pages.] *Anthropologie et Sociétés*, 2 (2), 171–173. <https://doi.org/10.7202/000892ar>

Ces dernières années, Jacques Gomila s'était très fortement intéressé à la psychanalyse, à l'éthologie, à l'anthropologie médicale, ce dernier intérêt dans le cadre de GIRAME (Groupe interuniversitaire de recherches en anthropologie médicale et en ethnopsychiatrie), ainsi qu'à l'histoire des idéologies. Il préparait à cet égard plusieurs manuscrits, tant livres qu'articles, que tous ceux à qui il en avait un tant soi peu parlé regretteront vivement de ne pas voir paraître.

Après avoir été nommé professeur titulaire à l'Université de Montréal en 1972, il avait été directeur intérimaire du Département d'anthropologie pour l'année 1976-1977. Sa brillante intelligence l'avait fait évaluer avec précision les capacités de son personnel de soutien et de lui faire confiance ce qui lui avait permis de mener à bien dès le début de son mandat ses charges administratives sans pour autant ralentir, ce qui est rare, sa productivité scientifique. Sa disparition prématurée laisse un vide pour tous ceux qui ont apprécié son optique multidisciplinaire et qui en ont bénéficié et ceci d'autant plus que le tournant qu'il avait pris dans sa carrière – sans pour autant abandonner ses anciens centres d'intérêts – était plein de promesses intellectuelles porteuses d'une vision globalisante et neuve. Jacques Gomila était un vrai catalyseur et il ne reste plus qu'à espérer que ses étudiants en anthropologie physique poursuivront leur travail dans la voie qu'il leur avait tracée.

Jean-Claude Muller

comptes rendus

Jeanne FAVRET-SAADA: *Les mots, la mort, les sorts. La sorcellerie dans le Bocage*, Bibliothèque des Sciences humaines, Gallimard, Paris, 1977, 332 pages.

Ce livre surprendra sans doute les habitués de l'ethnographie religieuse classique. Même les tenants les plus fervents de l'observation dite participante ne vont guère au delà d'une certaine conformité toute extérieure aux dires et aux agirs de la communauté qu'ils observent. S'il est en effet permis et même recommandé à l'ethnographie de partager les travaux et les jours de "sa" société, on n'a jamais pensé, jusqu'ici du moins, que son discours d'ethnographe puisse être autre chose qu'une description "objective" des faits. Or Jeanne Favret-Saada nous invite précisément à la suivre dans une aventure toute personnelle, et donc essentiellement subjective, dont le terme est une sérieuse mise en question du discours scientifique et tout particulièrement du discours anthropologique tel qu'il est habituellement pratiqué sur les croyances et les pratiques magiques et religieuses.

La question est posée d'emblée dès le premier chapitre. De quel droit le discours de l'ethnographe, de celui qui traite principalement des phénomènes méta-empiriques,

s'autorise-t-il à se distinguer du discours de l'"indigène" comme le vrai du faux, comme la science de la croyance? Pourquoi la magie ne serait-elle, comme l'a pensé Frazer, qu'une science contrefaite et une technique avortée? Pourquoi les croyances et les pratiques populaires ne seraient-elles, comme l'a cru van Gennep, qu'une application erronée de la loi de causalité? La foi en la puissance de la parole relèverait-elle uniquement de l'anachronisme paysan et d'un myticisme pathologique?

Car, au fond, c'est de cela même qu'il s'agit: d'une parole qui peut ce qu'elle dit, qui manipule plutôt qu'elle n'exprime, d'"une parole qui est pouvoir et non savoir ou information" (p. 21). Le discours magique, comme tout discours religieux d'ailleurs, est un discours dont toute la fonction référentielle se noie, pour ainsi dire, dans la fonction conative. C'est un discours qui ne fait de sens qu'en autant qu'il agit.

On comprend dès lors qu'un simple observateur, fût-il participant, ne puisse avoir accès à ce discours. Aussi longtemps que l'on reste spectateur, que l'on refuse de s'engager dans la partie avec tous les risques que cela comporte, on ne peut guère espérer pénétrer le secret de la parole qui n'existe que pour accomplir et non pour signifier. "Pour avoir accès à ce discours, il faut se mettre en position de le soutenir soi-même... Si l'on veut entendre un devin, il n'y donc pas d'autre solution que de devenir son client" (p. 37). Et ici, il n'y a pas de place pour l'imposture. Il ne suffit pas de se déclarer du bout des lèvres client d'un devin, victime d'un ensorceleur ou adepte d'une secte pour avoir accès au discours magique ou religieux. Il faut avoir été entraîné dans le courant de la parole efficiente, avoir été saisi par une parole qui nécessairement n'est pas sa parole à soi, mais celle de l'autre, de celui qui est déjà "pris".

C'est ainsi que l'auteur a été prise, à son corps défendant, mais impérieusement, par le Bocage magique. Et c'est en vertu même de cette soumission au pouvoir de la parole bocagère qu'elle a pu s'introduire dans ce monde de la sorcellerie et, en quelque sorte, nous y ouvrir l'accès.

Nous touchons ici la charnière critique du discours anthropologique sur la magie et même sur la religion dans son ensemble. Car il faut se rappeler, avec Jakobson, que la parole essentiellement conative ne peut être soumise au test de vérité. Un vœu, un souhait, un impératif n'est ni vrai ni faux; il est bon ou mauvais, stérile ou efficace. Le discours magique ou religieux ne se mesure donc pas à l'aune de la vérité, mais bien à celle de la valeur. Or, dans un livre comme celui-ci, ce que tente l'ethnographe, c'est précisément de transformer un discours conatif en discours référentiel; c'est non plus de soumettre son lecteur à la puissance de la parole mais de l'instruire de sa signification. Le discours-pouvoir se convertit en discours-savoir. Et la mesure de sa validité passe de l'ordre des valeurs à celui des significations. En un mot, le symbole devient signe.

Mais à quel prix? L'auteur avoue qu'il y a une disjonction radicale entre sa visée d'auteur et celle de ses interlocuteurs et que, si c'est une chose d'avoir accès au discours de la sorcellerie, c'en est une autre que d'en vouloir faire la théorie (p. 37). Sur ce point, le chapitre XII, le seul consacré à la théorie, ne m'apparaît pas très réussi. Peut-être faut-il attendre de pouvoir le lire dans une perspective plus large, à dégager sans doute par les déterminants structuraux, historiques et socio-économiques qui doivent faire l'objet d'un second volume. Quoi qu'il en soit, cet aveu d'impuissance n'est pas sans fondement et s'applique à l'ethnographie toute entière. La description la plus rigoureuse, basée sur l'observation la plus minutieuse, ne pourra jamais faire revivre le réel dans toute sa plénitude. Le signe restera toujours en deçà du symbole.

C'est là le principal mérite de ce livre. De nous rappeler, d'une manière éloquent, la distance nécessaire entre le récit de l'ethnographe et le résultat de son observation. De nous rappeler aussi que l'objectivité la plus stricte passe obligatoirement par la subjectivité

la plus intrépide et que, par conséquent, sur le terrain, la docilité de l'enquêteur et son audace l'emportent sur toutes les troussees préfabriquées dans le calme d'un bureau à l'abri de tous les risques. La validité du signe est corrélative à l'emprise du symbole.

Pierre Crépeau
Musée national de l'Homme
Ottawa

Bruce TRIGGER: *The Children of Aataentsic. A History of the Huron People to 1660*, 2 volumes. McGill Queen's University Press, Montreal and London, 1976, 913 pages, tableaux, figures, cartes, index.

Il fallait s'attendre à cette oeuvre. Ceux qui connaissent les travaux de Bruce Trigger savaient qu'ils pouvaient compter sur une oeuvre remarquablement documentée où l'auteur fait la preuve d'un équilibre constant et critique entre les talents de l'archéologue, de l'ethnohistorien et de l'anthropologue. Nous avons donc ici une oeuvre de base pour ceux qui s'intéressent aux Hurons du XVII^e siècle et qui veulent s'exercer aux qualités nécessaires à la production d'une oeuvre semblable sur d'autres sujets. Oeuvre de synthèse propre à l'auteur qui sait critiquer en historien, interpréter en archéologue et rendre compte d'une société en anthropologue.

En treize chapitres, Bruce Trigger présente soixante ans de l'Amérique du Nord en Nouvelle-France, à l'occasion de son oeuvre sur les Hurons. Pour éclairer son sujet, l'auteur est nécessairement amené à présenter constamment les contextes changeants dans lesquels les Hurons ont vécu: les algonquins, les iroquois, surtout mohawks et seneca, les neutres, les montagnais et les puissances coloniales françaises, hollandaises et anglaises. Bruce Trigger a le talent de mettre en scène le point de vue indien sur les blancs d'une manière très développée et nous abandonnons en chemin beaucoup d'images simplistes sur les Hurons et la Nouvelle-France.

L'auteur qui se réfère à tant d'autres auteurs répugne aux interprétations qui sollicitent trop les faits mais il ne craint pas d'interpréter là où les faits manquent en se basant sur une réflexion anthropologique toujours sûre.

Si l'on voulait s'exercer à la critique de l'oeuvre de Bruce Trigger, il faudrait que chaque spécialiste se donne le champ de sa compétence pour débattre avec l'auteur sur des points particuliers. Il serait très difficile pour un critique de critiquer l'ensemble puisque sur les Hurons de cette époque, Bruce Trigger s'avère le meilleur spécialiste.

Pour ce qui est de mon champ de compétence, en analyse de représentations mythiques, je regrette évidemment que l'auteur n'ait pas couru plus de risques théoriques. Je sais qu'il s'agit ici d'une histoire mais on conviendra qu'on parle des Hurons. Bruce Trigger nous présente surtout l'histoire de leurs relations avec leurs voisins blancs et indiens et ne néglige pas d'en dire long sur leur organisation sociale, économique et politique mais il est très prudent pour ce qui regarde rituels et mythologies. Certes les documents de l'époque qui intéressent l'auteur manquent cruellement surtout pour les mythologies, mais n'était-il pas important d'éclairer les démarches politiques et économiques des Hurons en risquant davantage sur le plan théorique concernant les rapports certains entre les conceptions religieuses de la nature, les représentations symboliques et les pratiques économiques et politiques des Hurons. Le reproche est facile, mais on ne peut s'empêcher de penser qu'un grand pan de la vie des Hurons nous échappe trop en s'en tenant seulement à un minimum d'effort théorique sur ce point.